Adele MONNET DNMADEJ01

La Chimère : l'art du deuil





Sorti en 2023, La Chimère est une comédie dramatique italo-helvético-française réalisé par Alice Rohrwacher. L'histoire se déroule dans les années 1980, en Italie. Josh O'Connor y incarne Arthur, un jeune Anglais doté d'un don particulier qui lui permet de détecter des lieux cachant des œuvres et des objets antiques. À la suite de la disparition de sa compagne Beniamina, Arthur rejoint un groupe de pilleurs de tombes qui recherchent des trésors de sépultures afin de les revendre. Cependant, sa recherche de richesses est aussi liée à son désir de retrouver ce qu'il a perdu. Le film aborde ainsi les thèmes du deuil et du rapport à la mort, mais aussi ceux de l'art et de la mémoire.

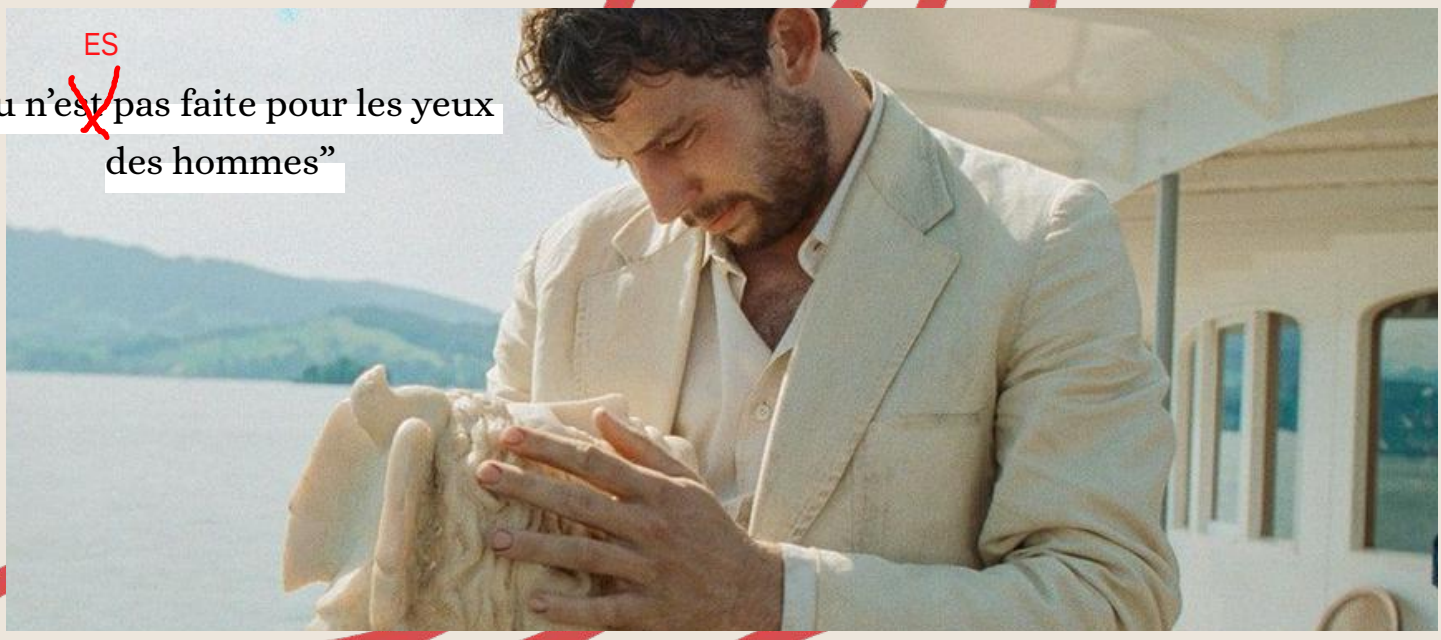
le processus du deuil

Tout au long du film, Alice Rohrwacher va nous offrir une ambiance à la fois douce et mystérieuse. Elle brouille la limite entre ce qui relève du rêve, de la réalité, des souvenirs et du présent. Au début, rien n'est très clair : on ne comprend pas vraiment la destination d'Arthur, son but ni ses émotions. Mais je pense que cette confusion nous montre aussi qu'il est lui-même perdu. Il mélange son passé, la présence de son amoureuse et son présent en Italie, fait de nouvelles rencontres.
Ce que j'apprécie dans ce film, c'est la manière dont la réalisatrice traite le thème du deuil. À aucun moment les personnages ne parlent directement de leurs sentiments face à ce décès, et pourtant, nous en ressentons profondément l'impact. D'un côté, on voit Arthur qui ressasse son passé à la recherche d'un sens à sa vie. De l'autre, une famille qui reste dans le déni. Dans cette famille, la mort est un sujet tabou. La mère croit encore à l'existence de sa fille et ses filles, connaissant la vérité, ne lui disent rien afin de préserver son déni. Le film traite alors de la complexité des sentiments humains face à la disparition d'une personne qui ne pourra jamais revenir.

le fil rouge comme métaphore

De mon point de vue, l'un des éléments clés qui nous permet de comprendre l'évolution et le processus de deuil d'Arthur est ce fil rouge. On le retrouve à plusieurs reprises dans ce que l'on interprète comme les rêves d'Arthur. Il se fond dans la nature et est représenté de telle sorte que l'on comprenne qu'il constitue un indicateur du chemin que devrait suivre Arthur. Au début, celui-ci ne mène à rien, il s'enfouit dans la terre ou ne se termine pas, jusqu'à la scène finale.
Ce que j'aime, c'est que l'on peut donner à ce fil plusieurs interprétations. Il peut être le symbole du lien fort qu'Arthur tente de garder avec sa compagne, qui ne fait plus partie de sa réalité. Le fait que le fil soit un élément fragile peut aussi indiquer que cette relation est vulnérable, voire éphémère. Mais il peut également représenter le temps qui passe, comme un rappel de l'existence d'Arthur dans le présent. Ou bien définir le processus du deuil.







Méritons-nous l’art ?

Au-delà du deuil, le film aborde également le thème de notre rapport à l’art en tant qu’humains. De nos jours, l’art prend une place importante sur le plan économique. Mais le devrait-il ? Qu’est-ce que cela influe sur la valeur d’estime que nous accordons aux œuvres ? Alice Rohrwacher questionne ce qui nous relie à l’art à travers ses scènes. Dans l’une d’elles, devenue phare, les pilleurs se disputent avec la marchande d’art. La scène devient sarcastique quand le mot « prix » se transforme petit à petit en aboiement. Puis Arthur va jeter à la mer la source de leur dispute : la statue. Cette scène interroge le lien que les humains ont envers l’art et si ses derniers méritent sa beauté. Comme il est dit à plusieurs reprises dans le film : « l’art n’est pas fait pour les yeux des hommes ». Car celui-ci transforme une œuvre pleine d’histoire, de culture et de savoir-faire en un simple chiffre.

Entre éthique et condition sociale ?

Certes, nous pourrions considérer que piller des tombes n’est pas éthique. Les voleurs s’introduisent chez les morts pour ensuite vendre des biens qui ne leur appartiennent pas. Mais lorsque l’on prend en compte leur situation financière, peut-on réellement condamner leur geste de la même manière ? Que coûte-t-il de vendre des objets qui ne sont plus utilisés par leur propriétaire ? Quelle valeur doit-on accorder à la propriété face à la pauvreté ? Pour moi, les pilleurs ne sont pourtant pas les seuls responsables : ils font partie d’un système qui transforme l’art et le patrimoine en marchandises. Leur geste révèle ainsi une question plus profonde sur la place de l’art dans notre société. Pourquoi l’art devrait-il être une propriété privée plutôt qu’un bien collectif, accessible à tous ?

